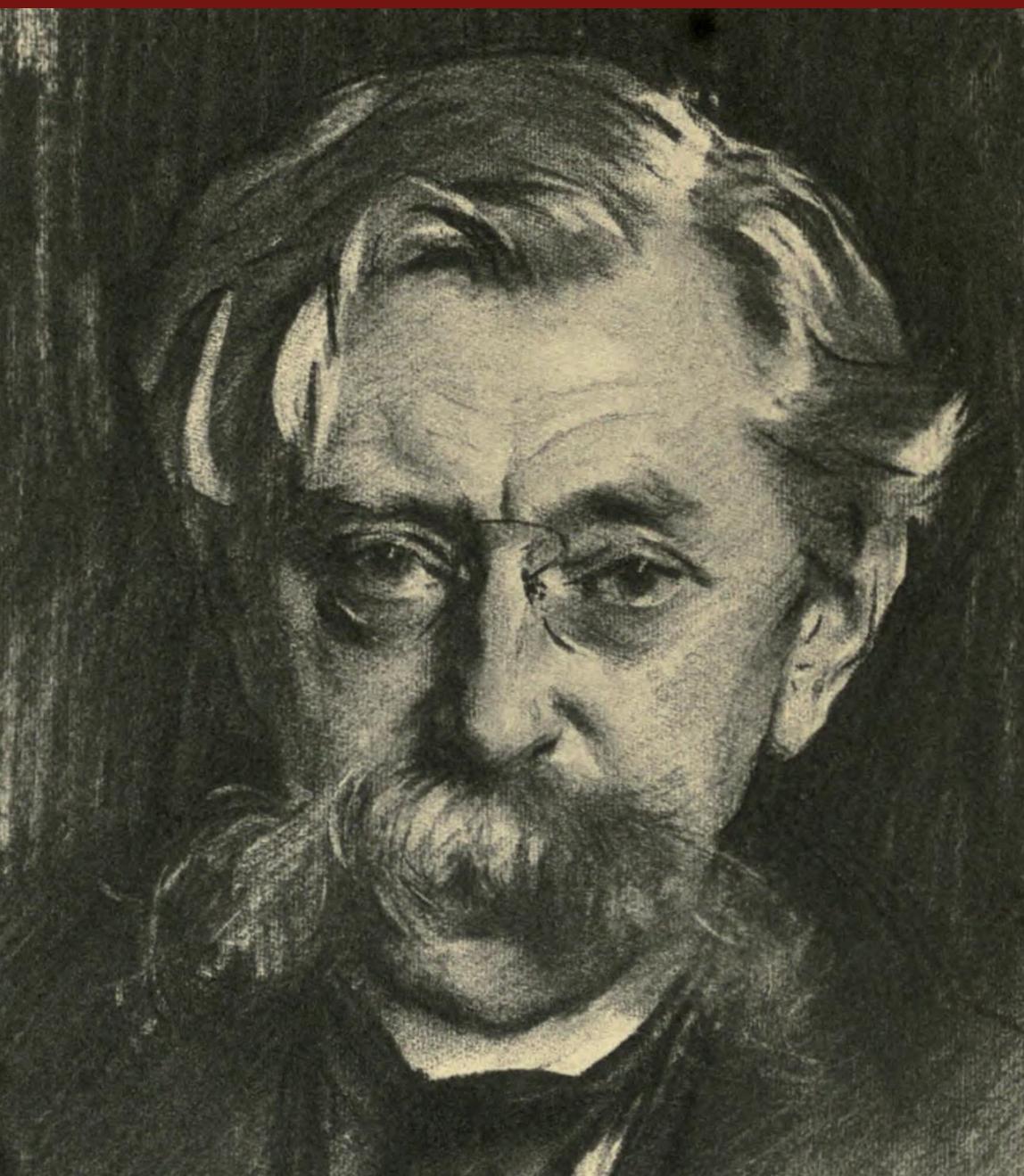


N° 20 | OCTOBRE 2016

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



PRÉSIDENTE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

PRÉSIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENT

MICHEL JOIRET

SECÉTAIRE GÉNÉRAL

JEAN-POL MASSON

TRÉSORIER

JEAN-LOUP SEBAN

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ADMINISTRATEURS

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

JACQUES DE DECKER

COLETTE FRÈRE

PHILIPPE LEUCKX

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE ANNE MAGNÈS

COMMISSION DES LETTRES

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

MARCEL DETIÈGE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

MICHEL JOIRET

PHILIPPE LEUCKX

JEAN-POL MASSON

Sommaire

Éditorial	3
Rentrée littéraire	6
La critique est un art : Pol Vandromme	12
Soirée des Lettres	16
Lectures	21
Activités de nos membres	41

Illustration de couverture : John Singer Sargent, *Emile Verhaeren*.

Mise en page et recherches documentaires : Frédéric Vinclair

Relecture : Claude Miseur

Anne-Michèle Hamesse

Ouverture de la saison littéraire

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mesdames, Messieurs,

Chers Amis,

La soirée que nous nous apprêtons à vivre, et qui marque l'ouverture de la saison littéraire, se promet d'être exceptionnelle.

Elle sera aussi musicale grâce au concours de Madame Anne-Gabrielle Lia-Aragnoet qui nous interprétera au violoncelle une Suite de Jean-Sébastien Bach.

Je souhaite également remercier Monsieur Marcel Detiège qui, avec le style et le talent qu'on lui connaît, assurera le compte-rendu de la soirée.

L'Association des Écrivains que j'ai le bonheur de présider prend un essor remarquable.

Aidée par une équipe formidable, un Conseil d'administration renouvelé composé d'amies et d'amis enthousiastes et bienveillants, dynamiques et porteurs de tant de projets.

Ce nouvel esprit, fait d'amitié et d'énergie, change aussi l'esprit de notre revue. *Nos Lettres* réservera désormais une place capitale aux activités de nos membres, il faut que ce journal de nos Lettres belges soit le reflet exact de la richesse et de la diversité de la vie littéraire de chacun, qu'elle puisse tenir son rôle d'archive historique auprès de tous les chercheurs, des années durant.

Qu'elle soit l'ouvrage de référence de la vie littéraire belge.

C'est pourquoi nous demandons à nos membres de nous envoyer chaque mois le compte-rendu de leurs activités littéraires importantes; elles paraîtront dans la revue.

Par ailleurs nos soirées, nos Soirées des Lettres habituelles qui ont lieu chaque troisième mercredi du mois, continueront de nous enchanter.

Elles seront complétées par d'autres soirées, soirées thématiques que nous consacrerons aux événements de grands auteurs belges, en association avec la revue *Le Non-Dit* dont le directeur, Michel Joiret, également vice-président de notre Association, est si soucieux de défendre et faire resplendir notre patrimoine.

Il y aura aussi des soirées thématiques inattendues, ainsi celle consacrée à la science-fiction, chère à Jean-Baptiste Baronian, qui est d'autre part le conservateur du Musée Camille Lemonnier, autre joyau de notre Maison des Écrivains.

ÉDITORIAL

.....

Mais il y en aura d'autres encore, comme une soirée consacrée à la BD et à ses romans graphiques d'aujourd'hui qui ont souvent leur place au sein de notre littérature belge.

D'autres verront le jour, consacrées aux jeux de rôle, dont l'intérêt historique et théâtral ne fait plus mystère.

Vous aurez compris que les projets foisonnent ainsi que leur réalisation, car notre enthousiasme les nourrit.

Je vous disais que toutes nos Soirées des Lettres sont exceptionnelles. Chacune dans son genre distille des émotions intenses et particulières, qu'elle nous transmet avec force et, après le verre de l'amitié, quand nous rentrons chez nous comblés d'échanges, plus riches de cœur et d'esprit, plus légers, transportés par des idées ou par une poésie et parfois par les deux, ou parfois plus tristes, mais toujours plus passionnés, nous nous sentons plus aimés et plus aimants.

Il y a aussi un réconfort certain à reconnaître des gens qui partagent vos manies, vous ressemblent, parfois souvent à l'opposé de ce que vous êtes, c'est sûr, mais qui, comme tous les écrivains, cultivent la manie curieuse de s'inventer un imaginaire, de tisser des histoires, un discours particulier, à partir de rien, du monde ou de vous-mêmes, de transformer la réalité, de s'en évader, parfois de tenter d'en guérir.

Cette part d'imaginaire que nous avons besoin d'exprimer pour continuer à vivre, c'est notre respiration, notre âme, notre écriture.

Même si ces écritures sont souvent aux antipodes les unes des autres, certaines savantes, d'autres maladroites, balbutiantes ou érudites, médiocres ou géniales, leur lieu de naissance est identique, cet abri où nous faisons pousser nos germes d'idées, les cultivons, les laissons grandir en nous, comme une femme le fait d'un enfant, pour donner naissance à une œuvre, un enfant, un livre, une vision, une trace.

Il ne faudrait pourtant pas croire que cet abri des écrivains, lieu où ils se bâtissent un imaginaire et qui fait rempart aux deuils, aux maladies ou aux guerres, cet abri ne serait qu'un repli frileux et lâche, un égoïsme. Il apparaît au contraire comme un lieu d'action, là où elle est de mise et peut se révéler la plus dure et la plus efficace.

L'imaginaire est le lieu de toutes les libertés, de tous les engagements, où l'écrit devient arme, où il fait naître l'action, en diffuse le projet et le fait vivre durablement.

C'est ainsi que nous, les réfugiés dans l'imaginaire, restons libres.

Et c'est cette liberté d'expression, notre seule arme, la seule arme belle, dont nous, les artistes, les écrivains, userons toujours sans aucune modération.

Mais j'en reviens à notre soirée.

ÉDITORIAL

.....

Je vais céder la parole tout à l'heure à Michel Joiret qui nous réserve un programme exceptionnel avec des présentateurs qui le sont tout autant.

Avant cela, j'attire votre attention sur le lieu magique que nous avons la chance de fréquenter.

Attirer aussi votre attention sur la vivacité de notre Association, sa présence incontournable au sein des Lettres belges. Cette Association nous la voulons dorénavant la plus vivante de Bruxelles, la plus conviviale, la plus solidaire.

Une Association de gens de lettres qui s'apprécient, se lisent, partagent et vivent les fêtes de cette Maison comme un imaginaire collectif à célébrer, une sorte de rêve commun, plein de vie où ils se sentent chez eux, heureux, aimés et reconnus dans leur art.

Cette Maison des écrivains dont les murs, s'ils pouvaient parler ou écrire, auraient tant de choses à nous dire; tant de voix disparues ont retenti ici, et, si vous prêtez l'oreille vous en percevrez encore l'écho; le rire d'Andrée Sodenkamp, la voix forte et vraie, encore si proche, de Liliane Wouters, la voix accueillante d'Emile Kesteman qui vous demande ce que vous avez écrit dernièrement...

Toutes ces voix nous parlent encore et quand on a du mal à les percevoir, il suffit d'ouvrir le livre de celle ou de celui dont on entend moins distinctement la voix et, en le lisant, elle réapparaîtra, haut et fort. Ses tonalités et sa musique reviendront dans nos mémoires, la littérature aura ressuscité les voix parties trop vite et trop loin de nous.

Les voix des écrivains ne meurent jamais.

Ce soir, écoutons les musiques qui escortent cette nouvelle saison littéraire, ainsi que la voix d'Emile Verhaeren, bercée par les *Mots du fleuve*.

Laissons-nous embarquer dans le voyage rêvé que nous proposent Michel Joiret, Jacques De Decker, Werner Lambersy, Michel Voiturier, Isabelle Spriet et Thomas Joiret.

Le tout illustré par la très belle affiche réalisée par Martin Joiret.

Écoutons-les.

Écoutons les mots du fleuve.

Anne-Michèle Hamesse

Présidente

Ce 14 septembre 2016

Marcel Detiège

Les Mots du fleuve



JACQUES DE DECKER interrogera WERNER LAMBERSY, le traducteur, GUY COMMERMAN et l'éditeur, THOMAS JOIRET (éditions OPIUM).

À L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE
le mercredi 14 septembre à 19 H. 150, chaussée de Wavre (Ixelles)

MICHEL VOITURIER évoquera L'ESCAROT
à travers les poèmes d'EMILE VERHAEREN

Les lectures seront assurées par
ISABELLE SPIRET



L'Association des Écrivains belges ne pouvait passer sous silence le centenaire de la mort d'Émile Verhaeren, dont Marie Gevers nous apprend (1) que l'épouse Marthe appelait l'immense poète des *Villes tentaculaires*, « P'tit vieux » ; quoique très anecdotique cette nouvelle nous en dit long sur la modestie dont les plus illustres se doivent faire une école en regard des personnes qui partagent avec eux ce que Vigny appelait prosaïquement : « Le mystère du lit et des draps »...

La même soirée du 14 septembre fut également l'occasion de rendre hommage à Werner Lambersy, grand poète flamand d'expression

française ; son éditeur Thomas Joiret, représentant les Éditions Opium, ainsi que son traducteur Guy Commerman y avaient été conviés.

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, M. Jacques De Decker, avait accepté d'interroger le poète et son éditeur, de même que son traducteur dont on devait déplorer l'absence.

Les « débats » furent accueillis, avec sa bienveillance et sa bonne humeur habituelles, par la Présidente de l'Association des Écrivains belges, Mme Anne-Michèle Hamesse, qui, après avoir prononcé des paroles de bienvenue, annonça quelques modifications dans la présentation de notre revue « Nos Lettres » ; on en pourra, du reste, prendre connaissance aux pages du présent numéro où se trouve reproduite son allocution.

(1) Cf. Bulletin de l'Académie Royale n°3 et 4, année 1966.

RENTRÉE LITTÉRAIRE

M. Michel Joiret, Vice-Président et conservateur de la mémoire de l'AEB, déclara ouverte la séance et présenta succinctement M. Werner Lambersy, se félicitant que l'hommage rendu à son ami coïncidât avec la commémoration du centenaire d'Émile Verhaeren, dans la lignée de qui l'auteur de *Escaut, salut* s'inscrit légitimement.

Après quoi le Secrétaire perpétuel complimenta l'éditeur Thomas Joiret (fils de Michel), pour les soins attentifs qu'il apporta à l'impression du livre de Werner Lambersy. Il souligna l'idée excellente d'avoir songé à faire accompagner cette publication d'une version en néerlandais, mais déplora l'absence du traducteur, M. Guy Commerman dont il dit apprécier en connaisseur le travail. Il fit encore l'éloge du photographe Romain Malet, pour les photos illustrant cet ouvrage, et qu'il qualifia de « photos sublimes ».

On sait la généreuse propension du Secrétaire perpétuel à mettre en lumière les talents qu'il juge par trop obombrés à son goût.

Enfin, il évoqua sa rencontre avec le poète, il y a une quarantaine d'années, à l'occasion d'une conversation au cours de laquelle ils ignoraient totalement qu'ils appartinsent l'un à la région flamande, l'autre à la région francophone du pays ; irréfutable preuve que la culture transcende les différences et que les motifs allégués par certains pour séparer les Belges ne sont que saugrenetés.

M. Thomas Joiret intervint pour remercier le Secrétaire perpétuel des aimables paroles qu'il avait eues à son égard, et en prendre occasion d'exposer sa théorie sur le rôle de l'éditeur.

Celui-ci n'est pas le vil marchand de papier que l'on dit parfois, mais un amoureux des livres dans la conception qu'en avait Platon : une chose existant en soi, se suffisant à elle-même, et n'ayant pas à porter de fruits. C'est-à-dire une chose étrangère à toute considération commerciale. Voilà, de vrai, qui est réconfortant. Mais pourvu que l'on ne nous change pas trop vite cet excellent jeune homme ! Quant au thème imposé, l'*Escaut*, il désirait permettre à Werner Lambersy de parler, au fil des méandres du fleuve, de son monde, de son univers propre, et de révéler au lecteur son héritage littéraire. C'était un défi, nous verrons qu'il fut relevé.

Le héros de la soirée à son tour prit la parole pour mettre ses pas dans les brisées de Jacques De Decker. Et d'enchéris : un poète doit aimer les gens. Il les a toujours aimés, et c'est la raison pourquoi il n'a jamais mis dans ses livres que ce qui pouvait intéresser le public. Il se déclara le poète de la réalité concrète. Le concret, il n'y a que cela qui vaille, dit-il ; et, emporté par son grand enthousiasme de conviction, il se laissa aller à dire que la poésie abstraite n'est rien. Jugement un peu bien tranchant de la part d'un lauréat du prestigieux Prix Mallarmé, et qui ne

RENTRÉE LITTÉRAIRE

peut être tenu que pour un accès vif d'humour... anglais, ajouterons-nous, au souvenir qu'il vécut professionnellement longtemps, (il était représentant commercial), dans les pays anglo-saxons. Chacun comprit que cette pointe était façon de dire combien à ses yeux la poésie est moyen de se communiquer ; une sorte de religion, un lien entre les hommes. Au reste, Flamand de pure souche, né à Anvers en 1941, éduqué en flamand, écrivain français par choix, habitant depuis quarante ans à Paris, (où il était attaché au Service des Lettres belges de la Fédération Wallonie-Bruxelles), ayant au demeurant bourlingué, il se considère comme un citoyen du monde, à l'instar de l'eau du fleuve qui passe les frontières, traverse les régions, sans se préoccuper des différences topographiques, ni des populations dont elle baigne les contrées, avant que d'aller se jeter dans la mer, symbole de liberté.

Homme indépendant, il ne se reconnaît pour intercesseur que des hommes qui ne sont pas des «assis» - pour écrire comme parlait Rimbaud -, hommes d'actions et iconoclastes tels un Cendrars ou un Cravenne. Le poète, dit-il encore, est un homme de parole. Ce qui lui fut occasion d'une digression sur sa ville natale, Anvers, métropole flamande qu'il aime et admire autant qu'un Georges Eeckhoud qui l'avait surnommée «Nouvelle Carthage» pour sa puissance et son argent.

À Anvers, dit-il, la plupart des tractations se font sur parole. Les diamantaires, par exemple, achètent et vendent des diamants sans autre forme de procédure. Il amusa son auditoire par cette anecdote tirée de sa vie qui ne fut pas toujours prospère. Un jour qu'il était sans argent,



Photo par Anita De Meyer

il décida de se faire marchand : mais marchand de bananes. À la Bourse des marchandises, au port d'Anvers, on lui fournit sur parole une tonne de bananes qu'il eut toutes les peines du monde à écouler.

Cette anecdote pittoresque amena sur les lèvres des spectateurs un sourire amusé et bienveillant pour ce poète qui ne faisait point mystère que son existence ne fut pas toujours florissante, et qu'il dût recourir maintes fois à de petits métiers.

Ce sympathique dialogue entre Werner Lambersy et le Secrétaire perpétuel fut interrompu par des lectures de l'œuvre du poète, données par Isabelle Spriet dont le charme et le talent sont grands.

Ajoutons que Jacques De Decker (dont on sait par l'interview qu'il a donnée à *La Revue Générale*

RENTRÉE LITTÉRAIRE

qu'il s'est spécialisé dans la littérature de langue néerlandaise), tint à faire suivre la lecture en français d'une lecture par lui-même du texte néerlandais, ce qui donne la mesure de son intérêt pour le travail du traducteur Guy Commerman.

En guise de transition, le Vice-Président de l'AEB, Michel Joiret, se leva pour prononcer avec l'éloquence pensive qui est sa marque, quelques paroles fortes. Prenant fond sur l'idée émise par Werner Lambersy d'une poésie lien unissant les poètes entre eux ainsi qu'à leurs lecteurs, il déplora que la transmission d'homme à homme de la tradition poétique ne soit plus guère possible de nos jours, à cause de l'informatique qui permet d'obtenir rapidement des informations « formatées » et par conséquent déshumanisées. Autrefois, il était loisible aux commençants d'adresser leurs premiers écrits aux poètes renommés, avec l'assurance non seulement d'être lus, mais de recevoir au moins un billet d'encouragement. Il arrivait souvent qu'ils fussent invités par les grands aînés à venir s'entretenir familièrement avec eux de poésie. Ceux-ci les



Photo par Anita De Meyer

conseillaient, brisaient en tout cas leur solitude, et le cas échéant leur donnaient un coup de pouce, en les introduisant dans les cercles littéraires qui comptent dans la capitale et en province. Mais à rebours, les plus titrés prennent-ils la peine de nos jours encore de répondre aux épistoles des jeunes musagètes, désirant de ne point demeurer des célébrités anonymes ? (2)

Ce fut à Michel Voiturier, poète fécond et grand animateur littéraire dans le Hainaut, que revint l'honneur d'évoquer le centenaire de la mort d'Émile Verhaeren. Il commença par rappeler les grandes lignes de la vie de notre poète national. Né à Saint-Amand, en 1855, il fit son droit à

(2) Un écrivain français aussi important que Jacques Chardonne se plaignait que lorsqu'il envoyait un de ses livres à ses confrères, ceux-ci ne lui répondaient pas. Et il demandait : « Serait-ce par cruauté ou par indifférence ? » Le manque de temps est l'excuse souvent alléguée, mais le bâtonnier de Gand, Herman de Baedts, balayait cet argument d'un revers de main : « Cela fut toujours l'excuse, disait-il, des grands occupés à ne rien faire ». Cfr. *L'Art de parler* par Émile Sigogne.

RENTRÉE LITTÉRAIRE

l'Université de Gand, puis à Louvain, où il rencontra Georges Rodenbach qui lui fit prendre langue avec la « Jeune Belgique », laquelle à cette époque constituait l'avant-garde littéraire dans notre jeune pays. On ne vit pas souvent Émile Verhaeren revêtu de la toge et de l'épitoge, car très vite il se consacra tout entier à son œuvre. Ses premiers écrits avaient été très remarqués tant à Paris qu'en Belgique. Il se frotta à tous les grands mouvements qui traversaient la vie littéraire, en ce temps-là extraordinairement vivante. La dernière étiquette qui lui resta fut celle de poète symboliste (3). La puissance de son verbe, l'énergie de ses rythmes, (on l'appelait le poète de l'énergie), lui permettaient de se hausser très au-dessus des écoles et de dominer de la vastité de son génie toutes les modes. Il était un poète engagé, comme l'on dirait plus tard, en ce sens qu'il se montrait réceptif aux préoccupations des peuples. Son œuvre de portée universelle connut une vogue dont on a peine à imaginer l'ampleur de nos jours. Sa mort fut tragique. Invité à Rouen pour y faire une conférence devant les réfugiés belges, qui lui réservèrent un triomphe, il désira emprunter le train pour rejoindre Paris, le lendemain, et de là, Saint-Cloud. Mais on était en pleine guerre, il y avait foule. Pressé par la multitude, il fut projeté sur les rails au moment où le train entrait en gare. Le choc fut terrible. Transporté à l'hôpital où il devait décéder, on dit qu'il avait eu encore la force de prononcer : « Ma femme, ma patrie ». C'était le 26 novembre 1916.

Cet exposé fut entrecoupé de lectures d'œuvres du grand poète par Isabelle Spriet. L'animation musicale était assurée par Anne-Gabrielle Aragnouet, ancienne élève du Conservatoire de Bruxelles, qui allia pour le plaisir de ses auditeurs jeunesse, beauté et virtuosité, dans l'exécution au violoncelle de quelques morceaux célèbres de Jean-Sébastien Bach.



La conclusion fut tirée par Michel Joiret. La mort de Verhaeren fut rapportée dans les journaux, dit-il, comme un banal fait divers. Or la mort d'un poète n'est jamais un fait divers, c'est la mort d'un témoin inspiré de l'humanité, et nous ajouterons « d'un homme qui espérait trop en le transitoire » (4).

(3) Il n'est pas inopportun de reproduire cette analyse pénétrante de Marcel Thiry dans *Les Sites de Verhaeren*, Bulletin de l'Académie Royale n°3 et 4, année 1966. Marcel Thiry semble dire qu'en littérature, s'il faut compter avec le talent, il faut surtout compter avec l'occasion. « Je me suis dit longtemps que sa vaste fortune comme poète avait été favorisée par son époque, et que si celui qu'avec une justesse très relative on a souvent appelé un barbare était venu en un autre temps que celui du symbolisme, il n'aurait peut-être pas connu le même accueil en France et, partant de là, la même gloire universelle. »

(4) Paraphrase du vers d'Apollinaire : « L'homme qui espérait trop en la pourriture ».

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Après des applaudissements nourris, l'assemblée se désunit pour se reformer dans la grande salle de réception de l'AEB, où chacun put converser « inter pocula » de poésie, autour du verre de l'amitié si bien servi à l'AEB.



Photos par Anita De Meyer



Marcel Detiège

La critique est un art : Pol Vandromme



La perfection, disait Paul Valéry, rebute. Jamais un frisson de parfait ne rebuta Pol Vandromme. Ce fringant cheveu-léger y visait depuis son adolescence acide, et bientôt il se trouverait être maître d'un art dépassant la critique littéraire telle qu'elle se rencontre aux pages des gazettes, s'épanouirait en une poésie de feu d'artifice coruscante et panachée, relevée d'une grosse pincée « d'escagasserie », comme il disait. Métaphysicien des lettres et créateur à part entière, Pol Vandromme s'exprimait en poète épique.

Apprécié des uns, détesté des autres, il était un auteur controversé, comme on le disait de Claudel. Qui était-il ? Le digne fils et petit-fils de ses père et aïeux. Ecoutez voir. On croit que cela n'existe que dans les romans de Dickens. À la souche, il y a le grand-père, un prolétaire, un autodidacte d'un temps où le certificat d'études valait le diplôme des humanités d'aujourd'hui. Ce « self-made man » s'élèvera au sommet de l'entreprise et de la pyramide sociale à la force du poignet. L'entreprise ? Une mine de charbon. Pol Vandromme est donc le petit-fils d'une « gueule noire », d'un ancien mineur de fond devenu patron par la volonté de s'affranchir de l'esclavage pour enfile le paletot du capitalisme éclairé. Le fils de celui-ci – père, donc, de Pol, – n'entrera pas dans les affaires : il sera fonctionnaire. Sa grande aventure, lui, ce sera la guerre, la résistance au Nazisme et à ses pandoures. Mais l'héritage moral du grand-père : discipline de vie, accomplissement du devoir, amour de la tenue, le fils et le petit-fils sauront, chacun dans sa partie, le maintenir et y faire honneur.

Cependant, Pol ne sera pas fonctionnaire comme son père. Il ne se voit point en lustrines, le dos rond, assis sur un tabouret, la nuque courbée sous le regard du « chef » qui l'épie en ses moindres faits et gestes, note dans son calepin les manquements, les accumule, en fait un gros tas, qui, à la fin de l'An, en guise d'étrennes prendra la forme d'un blâme. Les « chefs » ont du flair. Ils ont tôt repéré l'individu qui n'est point de la nichée, pour lui faire payer son intrusion dans la meute. Non, le petit Pol ne sera pas fonctionnaire. Il sera écrivain. Le journalisme lui tiendra lieu d'apprentissage. Un journaliste, disait-il, « doit écrire vite et bien. »

POL VANDROMME

.....

Ajoutons ceci, à condition d'avoir eu de bons maîtres. Au sortir de la petite école, déjà, il est remarqué par Jean Valschaerts, le patron du *Rappel*, un aristocrate de l'esprit, humaniste maurassien ; il l'engage, l'éduque, le façonne, le prépare secrètement à sa succession. Dans quelques temps, il lui donnera sa fille en mariage.

Devenu grand patron, à son tour, Pol Vandromme est imposant. Il est grand, enveloppé ; il a quarante ans, et la dent dure pour les politiciens que Victor Hugo appelait « les polis petits chiens ». C'est la gloire. On lit ses éditoriaux. On le redoute. Il a de l'influence au défaut de pouvoir. Il fréquente les coadjuteurs de la démocratie. Il leur parle d'égal à égal, d'un ton de voix qui n'est qu'à lui, un rythme lent, pensif (précieux diront certains, pontifiant diront d'autres), et que l'on reconnaît aisément dans les chaumières où l'on prépare le rôti à l'heure du déjeuner de midi, qui est aussi l'heure des débats politiques, le dimanche à la télévision. C'est, de vrai, la réussite sociale dans toute sa splendeur balzacienne et provinciale.

Elle ne lui suffit pas. Dès ses premiers livres, Pol Vandromme s'est tourné vers la Patrie des Arts et des Lettres, la France et Paris où on l'accueille comme un membre du sérail. On s'embrasse, on fait ripaille. On l'exhorte à venir s'installer dans la capitale française. Mais quoi ! Abandonner le journal ? Renoncer à son assiette sociale ? À son rôle de premières loges dans le landerneau de la presse belge ? Il faut émigrer jeune, et sans le sou, sinon l'on n'émigrera pas. À moins d'être une mine pour les marchands de papier que sont les éditeurs, il faut lorsque l'on est un écrivain mercenaire assurer ses arrières.

Tout beau d'habiter Paris, mais il y a des arrière-cours pisseuses à Paris qui ne sont point faites pour soutenir le moral d'un écrivain commençant. Il existe encore et toujours une bohème littéraire, faite de petits employés d'éditeurs que l'on appelle « lecteurs », mais au quantième grade ? Car il y a des degrés dans l'édition, ainsi qu'il en est dans les journaux, au secrétariat de rédaction. Ah, certes, Roger Nimier, son « frère », l'aurait aidé à s'établir. Mais le vieux réflexe du bon père de famille a joué : « les conseillers ne sont pas les payeurs ! » et puis, il se peut qu'il se soit souvenu de la lettre célèbre de Claudel à Rivière : « ne devenez jamais écrivain professionnel, c'est la mort assurée de votre talent. » Tant il y a, Pol Vandromme ne transportera pas ses pénates à Paris. Mais il y fera de fréquents séjours. À la gare du Nord, Roger Nimier l'attend, l'emmène dans son automobile, exhibe son ami belge. Il lui fait rencontrer Marcel Aymé. Avec Antoine Blondin, il passe la nuit à parler de Brasillach. À Blondin qui lui dit : « Quel mauvais romancier ! », Vandromme répond : Brasillach n'était pas romancier du tout ! Il n'empêche, Pol Vandromme sera le premier à publier l'histoire de l'auteur de *Nuit de Tolède*, mais il priera le lecteur de ne confondre point l'homme de haute culture

POL VANDROMME

gréco-latine avec l'admirateur incongru du fascisme.

À Paris, Pol Vandromme se sent chez lui, d'autant plus qu'il n'y est qu'en transit. Pas d'heure blanche, il n'a pas de temps à perdre. Il rencontre Jacques Laurent qui lui fait des confidences, Kléber Haedens qui l'encourage, Michel Déon qui le recommande, Michel Mohrt avec qui il se sent en accord. Désormais il est connu sur la place de Paris, et de l'un à l'autre, les éditeurs «se le passent», sachant qu'il est une valeur sûre ; et il passe, en effet, d'une enseigne à l'autre, comme font les danseuses de qualité qui « doublent », ou « triplent » (comme elles disent) les cabarets, et s'y rendent en traversant Paris, la nuit, au fond d'un taxi. Son port d'attache demeurera *La Table Ronde*, dont Denis Tillinac a repris le comptoir.

L'œuvre de Pol Vandromme aurait été plus largement reconnue qu'elle ne l'est en Belgique s'il avait occupé des fonctions de procureur (au sens de *procurator*) ; l'on aurait vu en lui un intercesseur potentiel, comme fut Charles Plisnier, chez Rieder, à l'époque du prix Goncourt. On l'aurait invité, fêté, enguirlandé (non dans le sens « d'engueuler » comme l'on fait les tanches), on aurait espéré qu'il fit à ses compatriotes la courte échelle. Le silence qui s'est abattu sur son œuvre et son nom, dans certains cercles, était la marque d'une réussite qui ne devait rien à personne et dont il ne fallait non plus rien attendre.

Nous croyons savoir qu'Albert Ayguesparse aurait aimé le faire élire à l'Académie royale ; il l'estimait et lui faisait de bons articles aux pages de la revue *Marginales* (reprise à sa mort par Jacques De Decker et qui se trouve aujourd'hui entre les mains de Jean Jauniaux), mais Pol Vandromme n'avait sans doute pas perçu les intentions ; ou bien plutôt il n'était peut-être pas assez candidat pour percevoir les petits signes d'intelligence qu'on lui faisait. Disons que s'il l'eût ardemment voulu, cet anarchiste de bonne compagnie, en eût été. Et c'eût été une gloire pour notre Académie.

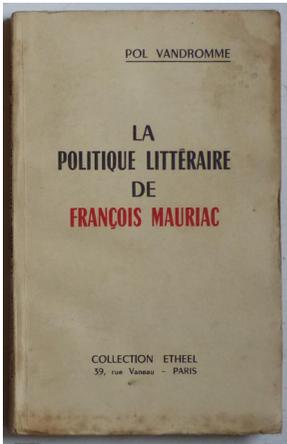
La littérature, c'était toute sa vie. Hospitalisé d'urgence, la veille de sa mort il avait demandé qu'on lui apportât du papier afin qu'il pût écrire son ultime article. On ne peut posséder plus haut la conscience professionnelle de soi-même ! Pol Vandromme nous a quittés au printemps 2009.

Voici un extrait d'*Une famille d'écrivain* de Pol Vandromme (Edition du Rocher) : *La littérature n'est pas une activité aussi sommaire qu'une exhibition électorale. On ne s'y fait pas applaudir aux dépens du talent. Quand on y raconte des sonnettes, elles sont mal prises par les spécialistes qui, jamais, ne se conduisent en bon public – du moins lorsqu'existe une société*

littéraire, ce qui commence aujourd'hui à n'être plus le cas. Entre le refrain cosmopolite « l'art n'a pas de frontière » et la chanson jacobine « restez fidèle à l'esprit national », il y a place pour une note et un ton justes. Un écrivain ne ressemble pas à un aérolithe. Il naît dans un pays, dans une famille, à un certain moment de l'Histoire et dans une certaine classe sociale - ce qui lui donne une langue, une tradition, des habitudes, des intérêts, des snobismes. Cette nature sociale, et l'héritage qu'elle a recueilli, le déterminent. Il arrive (et même souvent) que sa nature individuelle se révolte contre cette part-là, mais presque jamais on ne s'en délivre parfaitement. L'hérédité – l'hérédité intellectuelle, comme les autres –, c'est notre passé à bout portant.

Bibliographie succincte des ouvrages critiques de Pol Vandromme:

- *La politique littéraire de François Mauriac*, Paris, Éditions Quatre Fils Aymon, coll. Etheel, 1957.
- *Drieu La Rochelle*, Paris, Éditions Universitaires, coll. Classiques du XX^e siècle, 1958.
- *Louis-Ferdinand Céline*, Éditions universitaires, coll. Classiques du XX^e siècle, 1963.
- *Rebatet*, Paris, Éditions universitaires, coll. Classiques du XX^e siècle, 1968.
- *Françoise Sagan, ou l'élégance de survivre*, Régine Deforges, Paris, 1977.
- *Malraux, du farfelu au mirobolant*, Lausanne, Éditions L'Âge d'homme, 1997.
- *Michel de Ghelderode - la Flandre espagnole*, Éditions L'Âge d'Homme - Amers - N° 16, Lausanne, 2001.
- *Jacques Perret*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. «Littérature», 2006.
- *Vagabondages : chroniques buissonnières*, Monaco, Éditions du Rocher, 2007.
- *Une famille d'écrivains*, Monaco, Éditions du Rocher, 2009.



L'un des premiers livres de Pol Vandromme, *La Politique littéraire de François Mauriac*, publié en 1957.

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des Lettres du 20 juillet 2016

Voici, chers amis, pour ceux qui n'auraient pas eu l'occasion d'y participer, le compte-rendu de la Soirée des Lettres du 20 juillet qui a vu se clôturer la Saison Littéraire.

J'ai hésité à débiter cette soirée par une minute de silence en hommage aux victimes des derniers attentats, hommages qui furent malheureusement si fréquents... Si seulement ces attentats pouvaient cesser... Nous accumulons les minutes de silence et les attentats se multiplient. Confrontés que nous sommes depuis trop de temps à des événements tragiques, nous sommes horrifiés, révoltés, en colère et en larmes depuis qu'il y a eu *Charlie Hebdo*, le Bataclan, Paris, Bruxelles, Zaventem, la planète entière, et maintenant Nice.

Comme beaucoup d'entre vous j'aime particulièrement Nice. J'y ai des amis, j'ai connu l'avenue de la Victoire avant qu'elle ne devienne l'avenue Jean Médecin, c'est dire... La Promenade des Anglais, je l'ai parcourue toute petite, tous les endroits de Nice me parlent, et vous parlent. Nice nous l'aimons.

Au lieu d'une minute de silence, car nous croyons décidément plus à l'utilité des mots qu'à celle du silence, je voudrais livrer à votre réflexion quelques phrases de Camus. Camus plutôt que le silence.

Dans un article paru en novembre 1948 dans *Combat*, Camus disait : *"Quelque chose en nous a été détruit par le spectacle des années que nous venons de passer. Et ce quelque chose est cette éternelle confiance de l'homme, qui lui a toujours fait croire qu'on pouvait tirer d'un autre homme des réactions humaines en lui parlant le langage de l'humanité. Nous avons vu mentir, avilir, tuer, déporter, torturer, et à chaque fois il n'était pas possible de persuader ceux qui le faisaient de ne pas le faire, parce qu'ils étaient sûrs d'eux et parce qu'on ne persuade pas une abstraction, c'est-à-dire le représentant d'une idéologie. Le long dialogue des hommes vient de s'arrêter. Et, bien entendu, un homme qu'on ne peut persuader est un homme qui fait peur"*.

En 1956, dans ses carnets, Camus écrit : *"Il y a dans ce monde et qui marche parallèlement à la force de mort et de contrainte une forme énorme de persuasion qui s'appelle la culture"*.

Le 29 mai 1956, dans ses carnets, Camus écrit : *"Mon métier est de faire des livres et de*

SOIRÉE DES LETTRES

combattre quand la liberté des miens et de mon peuple est menacée. C'est tout."

Et enfin, toujours dans ses carnets, mais en 1951, Camus écrit : "*L'enfer est ici, à vivre. Seuls s'échappent ceux qui s'extraient de la vie*".

Je vous laisse méditer ces réflexions qui aujourd'hui plus que jamais prennent un sens prophétique.

La dernière revue vous a plu. Elle avait pour thème *Des Mots pour la musique*.

Vous nous avez écrit votre enthousiasme. Ainsi Thierry-Marie Delaunois dans *Revue de juin, magie*, poème qu'il nous a envoyé et qui a été lu.

C'est donc avec une ardeur renouvelée que nous allons travailler à la prochaine revue. Nous la voulons plus conviviale, vous donner davantage la parole est une priorité, parler de vos activités, de vos évènements, retrouver tout le sens associatif de la Maison des Écrivains, tel est notre but.

Et maintenant, place à la Soirée des Lettres commencée avec Evelyne Wilwerth.

Féline et impertinente, cette écrivaine belge née à Spa, a vécu dans une belle villa 1900 entourée d'un grand jardin où elle passe le plus clair de son temps à balader sa jeunesse ébouriffée, entre balançoire et trapèze aux anneaux. Elle vivra à Spa mais aussi à Stavelot, Virton, Nivelles.

Licenciée en philologie à l'Université de Louvain, elle enseignera le français dans des classes secondaires et supérieures. Puis, à Paris, c'est la rencontre avec le peintre Manu Van de Velde qui la décide à quitter l'enseignement et à s'installer avec lui en Provence.

La création de sa pièce *Hortense, ta pétillance*, est un incontestable succès.

Jouée pendant douze ans, elle requiert aussi le retour d'Evelyne et de Manu à Bruxelles.

Evelyne crée sa propre compagnie théâtrale, *La Ravigote*, puis d'autres démons la sollicitent : l'écriture pour enfants, des pièces radiophoniques, l'animation, la poésie et l'immersion dans les milieux littéraires éclairent bientôt sa vie

Elle écrit de nombreux romans et, ce soir, c'est de la *Nacelle turquoise* dont il sera question.

C'est Michel Joiret qui organisera le débat, celui que la vice-présidence de notre Association attendait. L'auteur du *Carré d'Or*, ce magnifique roman lauréat du prestigieux Prix du Parlement. Nous avons hâte de découvrir le prochain au titre prometteur, *Chemin de Fer*, dont la sortie est annoncée pour le 8 septembre. On nous annonce également une belle soirée dont Michel Joiret est l'organisateur, *Les mots du Fleuve*, consacrée à Emile Verhaeren, et qui se tiendra ici le 14 septembre.

SOIRÉE DES LETTRES

Michel Joiret remarque que chaque personnage de ce roman est une énigme insondable, un mystère. Evelyne Wilwerth nous explique combien la matière humaine lui est source d'inspiration. Son écriture est proche du cinéma. Tous les sens interviennent dans ses narrations, elle est à l'écoute de ses personnages, entre images et dialogues. Il y a en elle un peintre qui applique des taches d'écriture comme il le ferait de taches de lumière. Parfois, en une démarche très théâtrale, les personnages se démarquent, arrivant ainsi à l'inconfort d'une rupture. Il y a de la passion dans cette *Nacelle turquoise* qui préfigure la grande roue de la vie. Michel Joiret conclura que la façon d'écrire d'Evelyne Wilwerth est fascinante, l'émotion omniprésente, l'audace de la provocation également.

Anna Gold est une écrivaine belge qui a publié en Belgique, en Suisse et en France, des romans, des nouvelles et un essai. Diplômée de l'Université Libre de Bruxelles, elle œuvre depuis de nombreuses années dans l'Enseignement supérieur. Elle est membre de l'Association des Écrivains belges (AEB) ainsi que du Centre International d'études francophones, et Chevalier de l'Ordre de Léopold. Journaliste, elle écrit notamment des billets dans *le Huffington Post*.

D'Anna Gold on garde au cœur le roman paru aux Éditions Alzieu, *Dans mon oreille métissée*. Une sorte d'hymne à la joie en quête d'un avenir meilleur dont les accents enjoués murmurent encore à notre oreille.

Jeux de mots jeux d'amour, qui sera présenté ce soir, est un recueil de nouvelles qui nous invitent à entrer dans l'univers de l'auteur, un univers tissé de jeux, de magie et de rêve. Avec ce recueil composé de trois nouvelles, Anna Gold s'amuse à répondre à ces questions en conjuguant le verbe « aimer » à sa manière : un recueil de nouvelles pour s'interroger sur sa propre vision de l'amour, et pour se divertir en lisant. La première nouvelle a déjà été jouée à Grignan. (Grignan dans la Drôme organise, comme on le sait, un festival de la correspondance).

C'est Jean-Loup Seban qui nous ouvre la porte enchantée de cet univers particulier, lui le poète hors norme dont on n'a pas hésité à lire le dernier sonnet : *Sulpicia*. Un sonnet flamboyant qui évoque les tourments d'amour d'une patricienne romaine qui supplie les dieux afin que son amant l'aimât autant qu'elle l'aime. *Sulpicia* fait partie d'un prochain recueil de magnifiques sonnets tous inspirés de l'Antiquité, il vous sera possible bientôt de découvrir ces bijoux si rares et si précieux.

SOIRÉE DES LETTRES

Le dialogue désopilant, drôle, inattendu, décalé, que nous réserva alors la scène jouée par Anna Gold et Jean-Loup Seban fut un moment de théâtre délectable que chacun savoura avec délice.

Le parcours de Dominique Aguessy est impressionnant. Sociologue et écrivain, Française originaire du Bénin, elle a vécu à Dakar, au Sénégal. Elle est Licenciée ès Lettres à l'Université de Bordeaux, et diplômée en gestion des entreprises à Oxford. Productrice d'émissions culturelles, chercheuse à l'Université Libre de Bruxelles, consultante enfin pour la Commission européenne, Dominique Aguessy a beaucoup voyagé en Asie du Sud-Est, en Afrique, en Amérique latine, en Europe centrale, aux États-Unis et au Canada. C'est en 1993 qu'elle commence une carrière littéraire en publiant aux Éditions L'Harmattan un recueil de poèmes, *Les Chemins de la sagesse, contes et légendes du Sénégal et du Bénin*, suivi par *Le Caméléon bavard, contes et légendes du Sénégal et du Bénin* en 1994. Puis, en 1996, *La maison aux sept portes, contes et légendes du Bénin*. Seront également publiés des essais comme *Pouvoir et démocratie à l'épreuve du syndicalisme*. Elle est membre de plusieurs associations littéraires, de l'Union des femmes africaines, ainsi que du Conseil francophone des femmes de Belgique. En 2002, Dominique Aguessy est décorée Chevalier de la légion d'honneur et, en 2013, Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres. On se souvient tous avec émotion de ce dernier recueil publié chez L'Harmattan en 2013, *Les raisins de la mer*.

Et c'est un autre recueil, *Fragments d'archives sous la neige*, paru aux Éditions du Cygne, que Michel Joiret va nous présenter.

D'emblée Michel Joiret évoquera Jean Dumortier qui lui avait confié : « Dominique Aguessy est une bonne personne ». Il évoque aussi Marie-Claire d'Orbaix dont il reconnaît la même exigence poétique, qui lui faisait passer de l'intime à l'universel.

Dans ce recueil au beau titre, *Fragments d'archives sous la neige*, Dominique Aguessy évoque la douleur de la dépossession, la perte de l'être aimé et l'état du monde contemporain. Elle porte un regard acéré sur la barbarie et la violence, mais reste confiante en la beauté du monde. Elle aime à penser que nous ne sommes qu'une particule d'énergie dans l'univers, qu'il faut du temps pour aimer, que rien ne peut enlever la douceur de la vie. Elle écrit *L'oubli cherche un passage entre vide et flamme* en songeant aux réfugiés qui cherchent l'oubli. La poésie, dit-elle, rend attentif à l'autre, elle rêve parfois : « *et si tu pouvais revenir le voudrais-tu ?* » La sincérité, qualité majeure

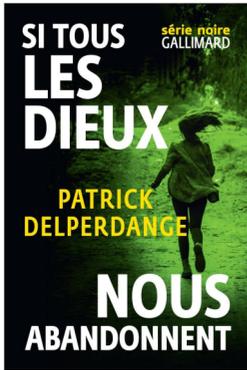
SOIRÉE DES LETTRES

de ce livre, livre de peine mais non pas de chagrin, les paroles d'espoir, la foi, le talent et la détermination de Dominique Aguessy en a fait frissonner plus d'un.

Chacun a quitté (tard) cette exceptionnelle Soirée des Lettres, chargé d'une émotion à la fois lourde et légère qu'avait su transmettre à merveille ces remarquables artistes en écriture.

La soirée s'acheva dans une joyeuse effervescence, due aussi bien aux boissons festives et aux mets délicats choisis par Jean-Loup Seban, qu'aux échanges enthousiastes d'une assemblée carrément sous le charme.

Alain Dartevelle



Patrick Delperdange, *Si tous les dieux nous abandonnent*, Paris, Gallimard, coll. Série Noire, 2016.

Lauréat du prix Rossel pour *Chants des Gorges* (2005), un livre très inspiré et louvoyant entre littérature générale et policier, Patrick Delperdange avait déjà brillamment fait montre de ses qualités de romancier, tout en surprenant certains qui jusque là voyaient surtout en lui l'auteur d'intrigues policières bien typées et de livres jeunesse.

Avec *Si tous les dieux nous abandonnent*, il prouve à présent qu'un polar, c'est aussi de la littérature pure et simple, faisant fi par là-même de la distinction entre la blanche et la noire, pour parler le vocabulaire de Gallimard.

Même s'il respecte la description, fréquente dans le polar, d'un milieu fruste et violent d'êtres simplistes, jouets du destin et de leur insertion sociale plus que maîtres de leurs actes, on peut dire que Delperdange magnifie et transcende ici le genre par une précision et une force d'écriture qui colle de près à chacun de ses personnages au service d'une implacable mécanique narrative orchestrant des voix plurielles.

Avec ce livre, il rejoint la force tranquille et impitoyable d'un Jim Harrison. Et il se donne à lire comme un auteur belge majeur, à un tournant décisif de sa carrière.

Marcel Detiège

Éric Dejaeger
Le petit Jésus
et la vie sexuelle des poètes
Nouvelles



Éric Dejaeger, *Le petit Jésus et la vie sexuelle des poètes*, Amougies, Cactus inébranlable, 2016.

Eric Dejaeger n'est point vraiment un écrivain ; du moins un écrivain comme Roland Barthes l'entendait : il ne nombre point ses phrases, ne raffine point sur les mots, ne fait point de l'esprit qui vrille, et voulez-vous savoir quoi ? s'en fiche royalement. Que si pour le piquer vous lui disiez qu'il est un « écrivain » comme le gros des folliculaires et sa concierge, il rirait à l'éclat, dirait que c'est bien comme cela ; qu'il préfère écrire comme tout

le monde que d'écrire comme personne ; que le principal est de trouver son bonheur ; qu'il l'a trouvé, et que ce n'est point à bichonner des phrases, jouer au lion, ou au muscadin – le hirsute hait ce genre-là – mais à susciter des personnages qui ne sortent de nulle part et sont pourtant de partout ; à les faire vivre sous le nez du lecteur ébahi...

Enfin, il dirait qu'il croit fort que la langue n'est point une chose morte, qu'elle doit s'adapter aux mœurs contemporaines comme les partis à la réalité politique nouvelle ; que le langage n'est point une plante artificielle ; que c'est au contraire une belle créature opulente, qui pète la santé, vit au grand air du large, dans la bourrasque et la tempête, voire dans l'odeur roborante de la bouse.

De vrai, on croirait entendre M. Louis Gillet de l'Académie française : « le langage est affaire de ruralité, disait-il, et nullement affaire mondaine, faite pour l'usage de la cour et des perruches de la Chambre bleue d'Arthémis »... Oui mais, le barbare, lui, n'en reste point là ! Il prétend que la langue classique, en revanche, est une langue morte ; qu'il lui faut donner un grand coup dans le fion pour la requinquer ; que les romans écrits en langue classique ne sont pas des romans, mais des brouillons de romans, des projets, et que tout reste à faire ; qu'il est là, lui, le gars Éric, pour lui injecter de la vitamine et de la testostérone s'il y échet.

Il a manifestement lu Louis-Ferdinand Céline. C'est inévitable ! C'est depuis le « Voyage » que

LECTURES

.....

les choses ont commencé à changer ; que l'on s'est mis à n'écrire plus en suçant le bout de son porte-plume, en mastiquant les mots (comme Démosthène), en astiquant les adjectifs (comme les Goncourt), et en gueulant sa rhétorique, comme Gustave ; c'est depuis le « *Voyage* » que d'aucuns ont pris l'habitude de patauger dans la gadoue des mots pris à la masse, d'égorguiller la syntaxe, d'infester la chose écrite de mots d'argot pour damer le pion à la grammaire, et masquer que l'auteur songe creux. Mais d'où vient qu'en regard de ses calamiteux disciples, Céline nous semble grand écrivain, son « *Voyage* » haute littérature (sa prose est parsemée d'alexandrins) ; et son humeur de poulbot un délice de finesse ?

C'est qu'en 1932, Céline pouvait bien faire scandale aux yeux d'un Henry Bordeaux, d'un Prévost ou d'un Abel Hermant ; tandis que de nos jours tout le monde ayant mis dans ses écrits une dose de langage parler (et l'on parle aussi bien qu'à la TV, c'est dire !), Céline nous semble devenu un auteur classique. Eric Dejaeger écrit comme on parle, ou plutôt cause, appuyé au zinc d'un bistrot, entre des comptoteurs en manche de chemise et bleu de travail, et qui s'exclament « Putain ! », « Putain ! » à tout bout de champ, au lieu de « Zut ! » ou « Proute ! ». Nous exagérons un peu, car Eric Dejaeger a beau vouloir s'encanailler, il n'en demeure pas moins passablement chaste en paroles, comme l'est l'épouse, aux dires de Joseph de Maistre, jusque dans les débordements de l'amour conjugal. Il n'y a rien à faire, la caque sent toujours le hareng, et Dejaeger qui se veut plébéien n'en demeure pas moins bourgeois ; bourgeois honteux, qui s'est fait une rente de ses romans de gare, et qui lorsqu'il s'apaise un peu retombe à l'étiage de l'écriture. Il écrit alors aussi joliment qu'il le ferait dans un bulletin paroissial. « Chaque matin, du lundi au vendredi, ils attendaient le bus de la ligne 47 devant la gare. » C'est aussi suave que d'écrire : « La Marquise est sortie à sept heures... »

Un échantillon vaut mieux qu'un long discours : écoutez voir ceci, c'est du grand Dejaeger : « Je la baratine pendant deux heures et quatre doubles Lagavulin. Fred fait contre mauvais portefeuille bon cœur en essayant d'emballer la Julienne. Les deux nénettes commencent à être drôlement allumées. Le quatrième verre de Julie est presque vide et ma main gauche repose sur sa cuisse droite. J'y vais de ma petite proposition : « Dis-moi, Julie jolie, si on allait se mettre le Petit-Jésus dans la crèche un peu à l'avance ? ». Encore ce même postillonne Fred dont la septième « Christmas » a presque fini carrière. « T'occupe, Fred'. Alors qu'est-ce que tu en penses, Marie-Julie ? » Elle se marre en regardant sa copine. Ça doit commencer à baver du côté du barbu. Elle se tourne vers moi, tout sourire : « Mais Rémi chéri, je n'ai pas besoin d'un âne ! J'ai déjà mon

saint Joseph !» Elle se penche vers sa copine, et lui roule un patin fourré cinq étoiles.»

À la relecture, comme cela paraît gentil, trop gentil ; un peu même « Zwanze », comme on dit à Bruxelles. Il est de la candeur dans le littérairement incorrect, comme de la puérité dans le pousse-au-crime. L'auteur n'est pas dénué de talent narratif. Parmi les vingt-trois nouvelles qu'il nous donne, il en est qui sont de petits chefs-d'œuvre dans le genre absurde, élevé à l'octave du pathétisme et de la cocasserie exilarante. Nous finirons en nous faisant une école de ce que la duègne dit à Cendrillon : « Sachez, Mademoiselle, qu'il faut apprendre à juger contre son goût. »

Marcel Detiège



Yves Namur, *Les lèvres et la soif*, [s.l.], Éditions Lettres Vives, coll. Terre de poésie, 2016.

Il faut, disait Bergson, penser ce que l'on voit et non voir ce que l'on pense. L'auteur des *Deux sources de la morale* n'était pas un poète. En revanche, Yves Namur l'est. C'est le poète du « questionnement, de l'intériorité, de la retenue », nous apprend le petit mot de billet inséré dans ce volume d'une haute tenue, imprimé sous couverture et sur papier de couleur chamois, et tiré à l'ancienne suivant la pliure d'un in-quarto qu'il faut couper à la main au fur et à mesure que l'on lit.

Mais Yves Namur est en outre le poète du silence et de la solitude à deux.

*et toi, belle espérée de la maison,
que le silence d'un poème t'enveloppe par trois fois
ou même mille fois s'il peut le faire.*

Poète de l'immobilité, derviche tourneur, il persévère en descendant en soi-même plutôt qu'il n'avance suivant une trajectoire. Il est de cet avis que le plus passionnant des voyages est celui

LECTURES

.....

qui nous mène autour de soi-même, voire en ses tréfonds. Il touche à la poésie comme d'autres touchent du piano. Ceux-ci exécutent des « symphonettis » dont les notes en « la » s'envolent dans l'air, suivant une élocution de savante simplicité. Il en agit avec les mots tout de même.

*Un oiseau s'est posé aujourd'hui sur tes lèvres,
comme si c'était un infime tremblement de paille.*

C'est le souffle de l'invisible. Mais ne serait-ce point sa profession de médecin qui l'induit à dire moins qu'il ne pense ? Après qu'il a fréquenté les hommes auxquels il tient lieu de réceptacle des peines et des plaintes, il s'embarque pour Taormine pour quelques jours de récollection, parmi les ruines antiques, les hauts cyprès, à la pointe extrême de la roche qui surplombe la mer noyée dans sa placidité mouvante. Là, Sisyphe se repose. Il se souvient de l'épiphanie de la « belle espérée ».

*tu es venue
ô belle
et espérée de la maison creuse,
tu es venue dans le cœur fatigué
qui était alors le mien.*

Soudain, voici la lumière qui n'a point d'effet que d'obombrer des ailes de l'ange le cœur assoiffé et qui subtilise :

*ce qu'on sait de la lumière
nous empêche peut-être de la connaître
mais ce que j'en sais, moi,
me suffit aujourd'hui
pour que le ciel s'agrandisse désormais
et démesurément.*

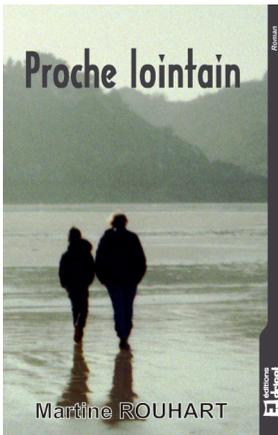
Il pourrait sembler que la lumière offusque le silence où le poète aime tant à se complaire, (non pas cependant autant que Cratyle, disciple d'Héraclite, qui se contentait de remuer le doigt) ; et peut-être même rompt quelque peu l'unité du recueil, si l'on n'y voyait comme une apothéose.

Il arrive que l'amour nous transporte si fort au ravir qu'il nous échappe le souhait irraisonné autant qu'informulé, et tellement humain, que la vie où nous avons produit tant d'efforts, (« Volo, ergo sum », disait Maine de Biran), pour y faire notre place, ne s'arrête point.

Il y a comme toujours dans la poésie d'Yves Namur, serties ci et là de vers d'illustres intercesseurs, (Rainer Maria Rilke, Roberto Juarroz, Paul Celan, Philippe Jaccotet, Antonio Ramos Rosa), comme une sorte d'aristocratique nostalgie.

Ajoutons enfin qu'Yves Namur est un bibliophile amoureux des éditions précieuses, et nous aurons fait le tour de cet ouvrage capital dans l'œuvre de l'auteur.

Marcel Detiège



Martine Rouhart, *Proche lointain*, Bressoux-Liège, Éditions Dricot, 2016.

C'est le récit d'une amitié traitée sur le mode de l'amour ; et de l'amour traité sur le mode d'une amitié. Cependant l'amitié qui engage l'esprit est tenue supérieure à l'amour qui relève de la « physis » ; du moins c'est ce que l'on croit depuis qu'on l'a entendu dire aux Hussards, lesquels en ont fait une loi du genre dans la littérature virile. Littérature d'hommes. Ceci n'est point nécessairement la religion de l'auteur, mais en romancière consommée elle épouse l'opinion du narrateur qui croit fort à la

spiritualité de l'amitié. Le narrateur est l'ami de Jean-Louis, quoique mari de Judith. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne peut avoir un ami quand on est un mari. Mais une amitié aussi suivie postule un mariage moderne qui ne requiert point de loisirs en commun et autorise, au contraire, que les deux amis se voient chaque semaine très exactement, organisent de concert des raids sportifs dans la nature, et continuent à l'âge adulte de vivre une vie émerillonnée de garçons, - garçons très chastes au demeurant -, sans préjudice pour Judith qui rencontre de son côté amies et collaboratrices, car elle possède une galerie d'art dans l'un des quartiers chics de la capitale. Tout semble donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Jusqu'à ce que le narrateur s'avise que Jean-Louis n'est pas l'homme qu'il croyait. Ou bien plutôt jusqu'à ce que

LECTURES

Jean-Louis, à la traverse d'une confiance, cesse de lui réfléchir l'image avantageuse que le narrateur entretenait de lui-même. L'amitié et l'amour sont affaires de reflets de soi que l'on cherche dans le miroir des autres. Le narrateur ne se reconnaît plus désormais dans les traits nouveaux que Jean-Louis lui révèle de lui-même. L'image se brouille ; celle du narrateur superposée à celle de Jean-Louis. C'est le détricotage de cette amitié que nous décrit par le menu Martine Rouhart, dans un style simple, mais abondant en détails, réflexions pertinentes, observations psychologiques fines, frappés au coin de la réalité vécue. Martine Rouhart est une vraie romancière, en ceci que l'on discerne en elle une passion jubilatoire de raconter. Son art de captiver le lecteur, de le dépister, nous avons failli dire « forlanger », laisse escompter d'autres œuvres qui donneront à son talent occasion de croître et de s'épanouir.

Marcel Detiège



Philippe Leuckx, *Les ruelles montent vers la nuit*, Montreuil, Éditions Henry, 2016.

Notre pays est une terre de poètes et parmi ceux-ci Philippe Leuckx nous paraît l'un des plus intéressants par la raison que l'on tire de ses écrits profit d'esprit.

*Bien sûr on ne sait rien de la douceur conquise
Le cœur ignore souvent les berges de l'approche
Nous sommes ainsi muets de ne rien emporter de sûr*

Fort bien ! Et si nos sentiments n'étaient que nos habitudes

acquises et que le temps se charge d'éventer et remplacer par d'autres accoutumances ?

Je pense évidemment à Maine de Biran...

Le chagrin n'est qu'un peu de pluie ou de suie sur nos paumes.

Nous pleurons donc sur nos habitudes défuntes, sur quoi d'autre pourrions-nous ?

LECTURES

.....

On ne sait presque rien. On approche. C'est tout. La pudeur fait le reste. Parfois on ne lève que la poussière du jour. Ses reliefs et ses ombres. Mais les collines et les jardins gardent toute profondeur.

Il n'est donc rien de réel que nos habitudes. Mais que valent, dès là, nos larmes ? Et que vaut la vie rêvée s'étant venue ajouter au phénomène de la vie sans pouvoir toutefois s'y substituer que dans les livres ?

On ne demande qu'un peu de nuit

Ou de songe sur la tombée du monde

On s'avoue un peu de peine

Il y a si longtemps

On n'est pour soi qu'une poussière qui tremble.

Nous sommes semblables, en quelque sorte, à la petite fille qui berce sa poupée sans savoir que c'est elle-même qu'elle berce. La vie dont nous ne savons rien, si ce n'est par convention, est une enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Telle semble bien être la conclusion du poète.

Cela va loin.

Patrick Devaux

Corine Hoex, *L'été de la rainette*, Bruxelles, Le Cormier, 2016.



Texte heureux. Mais pas seulement. Texte évoquant une certaine enfance, certes, mais pas seulement non plus...

Le thème est à la fois très personnel et très universel ; de plus, atemporel en étant étrangement précis dans le temps.

Les « points de croix » servent de fil conducteur à ces scénettes d'enfance rappelées dans l'œil de l'adulte, ce qui fait que « l'angle de vue » (malgré le prétexte d'observation depuis

les dessous de table – et au-dessus se trouve celui des adultes) est celui de la poétesse avec la maturité d'une réflexion construite autant sur l'observation que le souvenir : « Les dames en visite s'en vont à petits pas ».

Sortes de souvenirs intrigants de précision comme si la personne adulte était en réalité, actuellement, l'enfant qu'elle n'avait pas été, ce que semble confirmer la répétition du conditionnel : « Ce serait l'été pluvieux de la maison humide. L'été de la grenouille qui glisse sa tête verte entre les lames du volet. « Une rainette » dirait l'oncle Armand. Il faudrait faire un vœu ».

Subsiste cette impression d'être dans une enfance plus éloignée que celle de l'auteur « Aiguille grinçante. Voix de ton maître », ce qui tend à dire que l'époque évoquée semble également atemporelle comme si on rendait vivante non seulement la clarté d'un tableau de Van Rysselberghe mais aussi tous ses portraits reconstitués pour lui en touches impressionnistes et pour Corinne en points de croix : « ce serait l'été sous la table d'osier parmi les écheveaux de soie de ton ouvrage » : la progressivité des références au monde de la couture n'a rien du hasard du dé trop grand au doigt ; tout est prévu et mesuré dans cette prodigieuse écriture relatant l'enfance et la Nature du grand parc des adultes.

De temps à autre, la broderie casse son fil : « Fil brisé. Egaré au fond de ton oubli ».

Le style s'exalte court et parfait suivi de blancs méthodiques où surgit alors une réflexion très adulte nous menant tout droit à la réflexion de savoir si cette enfance « heureuse » a été imaginée ou vécue de toutes pièces.

Laissons, pour le plaisir, sautiller de page en page cette « rainette » brodeuse d'une douce et

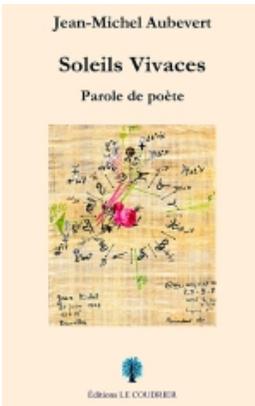
LECTURES

.....

tranquille éternité suggérant un perpétuel printemps : « La mésange pour son nid arracherait quelques brins au balai ». Chez Corinne on passe vite du rêve à la réalité.

La petite « contrainte » des points de croix ne serait-elle alors que la toute première évocation d'un futur style proche du littéraire pour une poète projetée, telle la rainette, dans la maturité de son Art ?

Patrick Devaux



Jean-Michel Aubevert, *Soleils vivaces: paroles de poète*, Mont-Saint-Guibert, Le Coudrier, 2015.

Si « la nuit fait la courte échelle aux année-lumière », Jean-Michel Aubevert tisse de l'infiniment petit – et parfumé – dans ce que l'on considère être infiniment grand.

Le raccourci d'espace-temps s'éclate à travers la beauté plutôt que d'être nonchalant.

Texte de bonheur et de jouvence pour baigneuses averties de poésie dans une nature revendiquant une nouvelle virginité,

«femme porte d'âme où l'ange se mélange».

Langage épris d'une certaine religiosité spiritualisée, chaque fois au bon moment de ce qu'on pourrait qualifier de marche littéraire où le rythme du texte saccadé laisse respirer cette sorte d'élan continu d'émerveillement.

Le style gouleyant n'a d'égal que l'éveil de la vanité puisque «toute tombe est cénotaphe sans autre épitaphe qu'un souffle monté en graines».

Texte d'éveil où la rose a saveur d'éternelle femme aux allures d'éternité printanière.

La Nature est purifiée par absence de sacrements puisque «sous le voile, toute croyante va nue comme l'habit fait le moine».

Retour aux sources sans concession, aucune.

Faux incroyant, l'auteur manie les Écritures avec toutes sortes de petits soins, parfois humoristiques, apportés à la louable intention de douter de tout. Sinon la sève portée aux nues, il semble inutile d'en vouloir plus.

LECTURES

.....

D'une intention traduite en objet, l'auteur en souhaite une extraction maximale ; « Il n'est jusqu'au chapelet qui ne puisse faire grain au moulin à prières, lever en pensées ».

Contemplation permanente d'une nature aussi évidente que merveilleuse : « Les arbres, ils font un pont aux oiseaux chanteurs pour mettre du bonheur dans le ciel ».

Jean-Michel pense la poésie dans l'intégralité de la nature : « s'il est un verbe agissant, c'est dans la pensée de la poésie » : l'auteur va au plus profond de son ivresse « pour autant qu'au nom de la rose une âme réponde ». L'esprit volète ainsi non seulement de la pensée à la Nature mais sert de vecteur pour édifier le propos de ces « Soleils vivaces », le style étant à la fois maîtrise et envolée enthousiasmante.

Jean-Michel est bien celui qui marche une rose au poing : il est viril dans sa démarche et féminin dans ses approches.

Ce que dit Aubevert de l'oiseau tient de l'ange mais c'est l'oiseau qui finit par devenir l'ange gardien du poète. On ne voit plus qui du mythe ou de la réalité sort victorieux de cette sorte de confrontation de pensées.

L'auteur ne décide de rien, tenant une décision (qui ne sera pas la sienne) en suspension. Le style est envolé, précis, incisif sans faire mal, sans concession : si Dieu décide parfois, il ne gouverne pas ; le poète tient trop bien, et à sa façon, les rênes de toutes les « bibles » possibles.

Du Grand Art qui remet en évidence les grandes arrière-pensées du monde et d'un Dieu que l'auteur ramène aux premières articulations langagières de l'enfant à sa mère...

Etonnantes et régulières allusions au vocabulaire du monde chrétien : « À la passiflore, les conquistadores crurent déchiffrer les marques de la Passion, les clous et la couronne d'épines... ».

Jean-Michel « ne se fie qu'aux cérémonies du verbe », maniant avec brio une poésie autant active par son énergie intrinsèque que par une approche contemplative proche de celle des bouddhistes.

Il ne touche pas la rose ; il ne fait que l'effleurer.

L'Humanité et l'Amour sont rendus encore plus vivants par la proximité non seulement de la Vie mais de la vivacité : « Épaule contre épaule, sous l'oiseau qui s'envole, un cœur était gravé et c'était le nôtre qui battait sous l'écorce ».

Dans cette quête d'Absolu et « impassible des merveilles », nous voici emmenés à la quête du Graal dont l'épopée serait le Verbe. L'auteur lui-même, presque perclus de Beauté, ignore parfois où il se trouve mais sa poésie est un paradis sur terre.

Quasi en conclusion, le chantre de la prose rappellera le grand Lamartine, clamant comme lui : « Et que tout dise ils ont aimé ».

Patrick Devaux



Aurélien Dony, *Au seuil d'un autre corps*, Mont-Saint-Guibert, Le Coudrier, 2016.

Dès le premier recueil d'Aurélien Dony, à 18 ans, j'ai retenu son nom.

Il promettait. Et il promet avec *Au seuil d'un autre corps*, un recueil dynamique, jeune par ses envolées lyrico-théâtrales.

Car tout est jeu dans ce livre de la vie comme si l'auteur avait déjà une longue expérience de celle-ci, rendant actif le moindre souvenir comme parfois il les enclave entre les mots pour s'en rappeler longtemps.

Le souvenir actif est plaisant et communicatif : « Je cherche dans ma nuit Vos corps et puis vos voix qui prennent dans mon cœur le sanglant de la lutte ». Quand ce faiseur de phrases parle d'amour, il fait court mais va à l'essentiel : « Toi, moi Et tout ce vide autour ».

Aurélien Dony cherche son chemin à travers lui. On lui souhaite déjà bonne route car il croise régulièrement celle d'autrui : « Je te rejoins Toi mon ami mais je prendrai parmi les routes celle oubliée de tous les autres ».

Les textes à dire ont l'hyper émotivité de la jeunesse et la théâtralité de l'époque, notre époque et tout y passe à observer le monde comme autant d'actualités...

Textes écrits avec la force et la spontanéité du fait divers en alternances de longues révoltes aux idées universelles et de textes plus courts recherchant en lui-même les molécules manquantes à la compréhension ou l'incompréhension de tout : « mon corps, mon souhait, mon autre, ma faille ».

Parfois baudelairien : « le poème est un chant qui se perd en écho dans l'âme des damnés » ...et sert de lien pour communiquer.

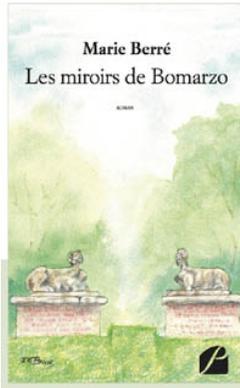
On sent Aurélien inondé d'images tant déborde l'enthousiasme de ce jeune poète au look de mousquetaire et toujours prêt à croiser le mot juste avec lui-même et avec autrui : « Tu ne m'as rien dit Tu m'as laissé le pinceau à la main Inventer mes couleurs ».

Mêlant ses vies propres et révoltées aux actualités, ce jeune poète s'ouvre au monde.

Le lire, que dis-je, l'écouter, car c'est une vraie voix presque déjà affirmée, est un ravissement.

Il est sur scène. On l'applaudit.

Pierre Guérande



Marie Berré, *Les Miroirs de Bomarzo*, Paris, Les Éditions du Panthéon, 2016.

Un tout premier constat à propos de ce roman : on le dirait écrit par une toute jeune personne.

Or, s'il s'agit d'un compliment pour le scénario et le sujet, le fait d'avouer cet étonnement peut paraître indélicat envers l'auteure, qui de fait a quelque expérience du roman ! Rassurons les lecteurs, d'ailleurs, elle n'est pas octogénaire ...

C'est vrai que son érudition, surtout en matière d'histoire, mais

aussi son style très assumé trahissent davantage une romancière d'une certaine maturité ; et, sauf à penser qu'elle serait elle-même d'origine italienne, sa connaissance sans défaut des lieux et de leur passé historique signe une longue fréquentation du cadre, proche de Viterbe et de Rome, où se trame l'histoire, en deux époques distinctes.

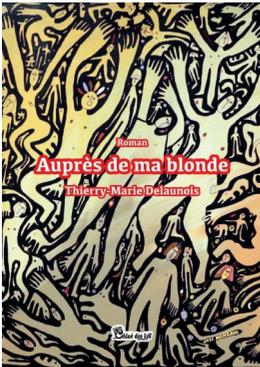
Avant de jeter des fleurs, je choisis de citer quelques faiblesses, qui n'en sont jamais que face à ma sensibilité personnelle ! Les personnages sont presque tous des personnalités affirmées, certes, mais au point de ne s'échanger qu'en fin du roman, de rares marques d'estime ou d'affection : des « durs » donc à leur façon ! Ceci pour le récit ! Ensuite, pour le plaisir du texte dont parlait tant Roland Barthes, il est immanquablement au rendez-vous, quitte à ce que l'amour du contexte historique – qui est double, on le verra – et même la passion de la gastronomie locale viennent parfois couper quelque peu l'élan de la narration.

Mais, justement, à propos de récit double, il connaît une véritable ascension, voire un « suspense » parallèle si l'on sait qu'il se déroule à deux « étages » temporels distincts, le premier vers l'an 1500 qui nous fait assister à la création tumultueuse du parc de Bomarzo. Le second est l'époque actuelle, et même on ne peut plus actuelle, avec l'apparition de la télé réalité et de tous les raffinements du moment : très habilement, l'intrigue nous fait constamment passer d'un drame vieux de cinq siècles à un ensemble de destinées se nouant à notre époque autour de Cassandre, héritière si consentante des fantasmes des héros

d'autant qu'elle en vient à les faire revivre au goût du jour : et cela nous transporte à la Cour du Pape Borgia Alexandre VI, qui fut la honte de la profession ... Il y a énormément de thèmes et de situations passionnantes qui se succèdent dans ces pages, et bien sûr les amateurs d'histoire et de géo italienne seront aux anges de se sentir dans leur cadre de prédilection.

Deux mots viennent à l'esprit, pour tout public : ceux d'intelligence et de subtilité.

Anne-Michèle Hamesse



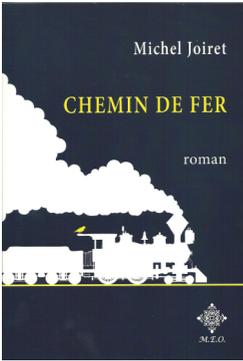
Thierry-Marie Delaunois, *Après de ma blonde*, Barry, Chloé des Lys, 2016. (prochainement disponible)

Le dernier roman de Thierry-Marie Delaunois, *Après de ma blonde*, édité par Chloé des Lys, nous entraîne sur les pas d'un promeneur solitaire, nous parle de noyades et de mystères dans un récit sombre contrastant avec un décor féérique, celui d'un grand parc verdoyant ou s'étale un lac peuplé de cygnes et de canards.

Ce lac dangereux semble bien être le personnage principal et menaçant de ce thriller-conte de fées.

Un roman plein de surprises, que l'auteur, ludique et sincère, pris au jeu de son imagination, semble avoir pris beaucoup de plaisir à inventer.

Anne-Michèle Hamesse



Michel Joiret, *Chemin de Fer*, Bruxelles, M.E.O., 2016.

Il y a tant et tant de vécu, de souvenirs, de bribes de nos passés, dans ce livre poignant.

Il y a l'expo '58, l'Atomium étincelant, la Belgique, ses rois et ses reines, dans le dernier roman de Michel Joiret.

C'est un roman qui se lit presque comme on écoute la radio, le poste disait-on alors, les anecdotes rapportées, comme sur le vif, sont de la bouche même de l'auteur et c'est lui qu'on entend, on entend sa voix, autant que son écriture, dans ces chroniques d'un homme seul.

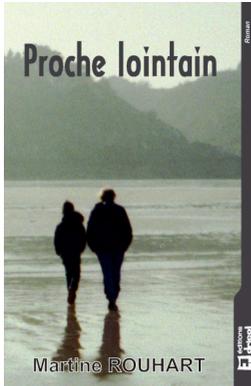
Une histoire d'enfance, un rêve brisé, comme un jouet de train électrique, jouet perdu, volé, disparu, qui n'existe plus que dans les rêves de l'adulte blessé, entre rails de chemin de fer et voyage impossible.

C'est l'histoire de Valentin, au rêve confisqué, et s'y reconnaîtront tous ceux dont la vie un jour a bifurqué de ses rails, comme un train qui s'égaré en rase campagne de solitude et ne trouve jamais le chemin du voyage salvateur.

C'est l'histoire d'Aristote, le canari, petit prisonnier de sa cage comme Valentin de sa tristesse, oiseau ami dont les trilles escortent le bruit des trains comme une musique sans espoir.

C'est l'histoire de toutes les vies en attente, sur un quai de gare, où les rêves s'égrènent en un toucoutoutoutouc moncorde et mélancolique avant de disparaître dans le lointain, comme un train qu'on ne prendra jamais.

Anne-Michèle Hamesse



Martine Rouhart, *Proche lointain*, Bressoux-Liège, Dricot, 2016.

D'abord l'éblouissement de la rencontre, puis la naissance de l'amitié, l'évidence d'un sentiment partagé, ensuite forcément les illusions perdues, les malentendus, les déceptions, les révélations... tout ce qui survient dans une relation amoureuse trouve ici son reflet dans cette histoire d'amitié.

L'auteur revisite, avec la sensibilité qu'on lui connaît, une véritable Carte du Tendre, mais où il est question de l'amitié, pas de l'amour.

Mais n'est-ce pas plus ou moins le même tracé ?

On y retrouve les mêmes élans, la jalousie, la routine, le pardon, tout cela compose les sentiments des personnages du roman et les rend proches de nous.

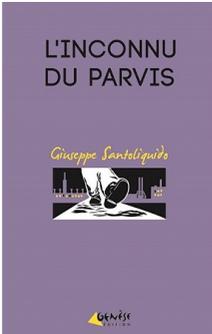
Alerte comme les épisodes d'une série télévisée, où émotions fugaces et vécu trépidant se bousculent de page en page, ce roman prend tour à tour des manières de chronique et parfois de confession.

Nous y reconnaissons toute les traces que laissent nos vies, escortées de l'amour et de l'amitié, parfois gâchées mais toujours vivantes en nous, ne fut-ce que par le souvenir.

Traces sauvegardées parfois par l'écriture, et la fin du livre de Martine Rouhart surprend, adoptant une allure de poupée gigogne, de roman dans le roman.

Cette histoire d'amitié prend au cœur, au souvenir, et nous rappelle les chemins parcourus de nos vies, parfois escarpés, souvent complexes et ardues mais aussi inoubliables.

Anne-Michèle Hamesse



Giuseppe Santoliquido, *L'inconnu du parvis*, Paris-Bruxelles, Genèse, 2016.

Parcouru de magies comme dans *Le Voyage Corsaire*, ce troisième roman de Giuseppe Santoliquido, *L'inconnu du parvis*, étonne une fois de plus par la profondeur de sa réflexion.

La simplicité de ses mots, loin d'affadir le discours, lui donne une force quasi surnaturelle.

Les trois premiers romans, et on se souviendra toujours de cet important livre *L'audition du Docteur Fernando Gasparri*, couronné de nombreux prix, avaient annoncé l'entrée de ce jeune écrivain, également politologue, parmi les voix majeures de notre littérature belge.

Cet *Inconnu du parvis* ne fait que confirmer cette impression première.

L'œuvre de Santoliquido qui, d'un roman à l'autre, tisse un chemin de lumière, souligne ici la nécessité de l'engagement. L'attention indispensable à porter à l'autre façonne son œuvre, nous donne à respirer l'air pur de la générosité, lui donne sens.

Natif d'une région proche de Rome, plus que de ces beaux paysages, il garde la nostalgie de l'âge d'or de son enfance et n'a jamais renoncé à ses rêves.

Cette interaction avec les autres se concrétise par un prix qu'il a créé et témoigne de sa volonté de présenter le domaine littéraire à des milieux qui en sont éloignés.

Mené à la manière d'un polar à partir du suicide d'un homme, *L'inconnu du parvis* capte l'intérêt du lecteur et dérive de sa trajectoire pour se faire un plaidoyer, visant à guérir l'âme du monde souffrant d'indifférence.

En quelques heures à peine cette affaire avait pris la forme d'une obsession dévorante ; tout le

LECTURES

.....

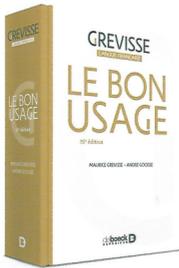
reste lui paraissait sinon accessoire, du moins secondaire, comme si l'intérêt pour cette histoire et pour le rôle qu'il pouvait avoir à y jouer relevait de l'injonction d'une force supérieure.

Santoliquido transforme son livre en véritable hymne à l'humanité, et par le récit d'une prise de conscience, en fait une dénonciation, un formidable appel au changement, un livre d'espoir.

Il y a dans les pages simples et belles de *L'inconnu du parvis*, nouvelle pièce d'orfèverie taillée et polie par cet auteur inspiré, un formidable pari pour l'émergence d'une conscience nouvelle.

Michèle Lenoble-Pinson

GREVISSE, POUR L'AMOUR DE LA LANGUE FRANÇAISE



40 000 citations, 2 500 auteurs.
Le Bon usage, au cœur de la grammaire.

www.lebonusage.com

de boeck D

Maurice Grevisse et André Goosse, *Le bon usage* (16^e édition), Louvain-la-Neuve, De Boek Supérieur, 2016.

Vous n'êtes pas sans savoir que « Le bon usage » se porte bien.

Depuis 1986 et la 12^e édition du *Bon usage*, André Goosse travaille de façon permanente aux mises à jour de cet ouvrage. En trois décennies, il en a rédigé cinq éditions : 1986, 1993, 2007, 2011 et 2016. Il considère ses lecteurs, répartis au moins dans 27 pays, comme des collaborateurs et leur sait gré de leurs questions, objections et suggestions.

La première édition du *Bon usage*, conçue et préparée par Maurice Grevisse, date de 1936. Quatre-vingts ans plus tard, grâce à André Goosse, la 16^e édition reste fidèle au triple but de cette grammaire française : « non pas décréter, juger, condamner, mais observer, décrire, expliquer à l'intention des lecteurs intéressés par le français, par le français vivant ».

L'éditeur français, Albin Michel, la publie sous deux formes : un volume de 1.750 pages (89 €) et une version numérique en ligne sur le site www.lebonusage.com. La version numérique est accessible gratuitement pendant trois mois à partir du jour d'activation. Cet accès peut être

LECTURES

.....

prolongé par le paiement en ligne d'un abonnement annuel (36 €).

Écrit sans jargon linguistique, ce guide du *Bon usage* est une mine de règles assorties d'éclairages sur leur emploi dans le temps et dans l'espace, emploi accompagné d'exemples et de citations. Les règles se fondent sur 40 000 citations appartenant à 2 500 auteurs, dont les noms, en rouge foncé dans le texte, sont aisément repérables. Une nouveauté : un index des auteurs, d'Abellio à Yourcenar et à Zola (19 pages).

Quels auteurs ? Les gens de lettres d'aujourd'hui, comme France Bastia, Michel del Castillo, Armel Job et Amélie Nothomb, ainsi que les gens de plume d'hier, comme Anouilh, Apollinaire, Céline et Ionesco. Sans oublier les responsables de la presse écrite, les philosophes (Deleuze, Merleau-Ponty), les historiens (Jacques Le Goff, Hélène Carrère d'Encausse) et les personnalités politiques (Charles de Gaulle, François Mitterrand).

Les faits de langue orale occupent plus de place que dans les précédentes éditions. Par exemple, comment les locuteurs remédient-ils à l'absence, parfois gênante, de marque phonétique du féminin (§ 491, b, 2°) ?

Vous n'êtes pas sans ignorer ou *Vous n'êtes pas sans savoir* (§ 1010, a) ? *Une espèce* ou *un espèce d'avocat* (§ 431, a, 2°) ? *La chasseuse* ou *la chasseresse* (§ 502, c) ? *Tout préparé qu'il est* ou *qu'il soit* (§ 1151) ? Un

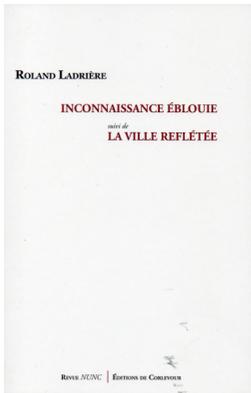
casse-noisette ou un *casse-noisettes* (§ 530, a, 1°) ? L'eau *ruisselle* ou *ruissèle* (§ 791, a) ? Les rectifications orthographiques de 1990 sont systématiquement signalées.

Le bon usage est et reste l'ouvrage de référence, nécessaire à tout auteur qui écrit en français, qu'il soit poète, romancier, nouvelliste, dramaturge, chroniqueur ou traducteur. *Le bon usage* ne donne que de bons conseils.



André Goosse. Photographie des éditions De Boeck.

Claude Miseur



Roland Ladrière, *Inconnnaissance éblouie* suivi de *La ville reflétée*, Éditions de Corlevour, 2015.

Entrer dans un recueil de Roland Ladrière, c'est à chaque fois rencontrer une voix qui porte l'être avec légèreté, « une parole imprononcée » mais qui néanmoins délie les images du monde « dans la plus frêle des certitudes ». Ne reste à voir que ce que personne n'aperçoit, « la trame des choses, une fraîcheur en route qui n'atteindra pas ».

La lampe que le poète porte haut passe devant nous comme protégeant le souffle retenu de la lumière originelle.

Jamais l'image ne vient ici clore l'image, la métaphore se coule dans une intuition au bord de l'impalpable, à méditer par l'observation fine et respectueuse « de la forme à naître ».

Toujours la lumière inséparable de l'obscur se fait l'écho de l'inconnu, révèle ce lieu « où luit l'insoupçonné, où va le vrai regard ». Et ce vrai regard que soutient Roland Ladrière accoste les lointains, où « le chœur des fleurs est la voix de nos mères ».

Cette vision du monde, à la lisière du visible et de l'invisible, se veut sans mémoire de ce qui l'enfermerait. Tout au plus avons-nous « dormi dans un verger d'images » pour « mieux effacer les traces du monde ».

L'inconnnaissance éblouie suggère une relation aux êtres et aux choses qui ferait moins appel à l'entendement qu'à l'empathie, car c'est en pure perte que l'on chercherait dans la poésie un « savoir » ; elle s'exclut d'elle-même du champ des sciences humaines ou de « ce qui se raconte » ; elle est sans utilité apparente. Elle est ici plus que jamais d'une absolue fidélité au propos de Roberto Juarroz : « La poésie est la sincérité avec laquelle parle en nous ce que l'on ne connaît pas ; unique voie véridique de ce qui cimente notre ignorance ».

Cette poésie toute de retenue est à saluer d'autant que des lectures successives ne l'épuisent pas ; un recueil qui, comme tout grand livre, laisse ouvert le champ des possibles ; une voix d'une infinie pureté.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

.....

- Le dimanche 25 septembre 2016 a été remis, à Chimay, le Prix Gaucher-Philippot consacré au roman et à la nouvelle, qui prime cette année le dernier roman de **Luc Baba**, *Elephant Island*, paru aux éditions Belfond.
- Le vendredi 21 octobre 2016, **Éric Brucher**, organisateur et animateur des rencontres littéraires "Le goût des lettres" au Centre Culturel de la Vallée de la Néthen (Grez-Doiceau), y a accueilli Vincent Engel pour son dernier roman *Le miroir des illusions*.
- À la Bibliothèque Centrale des Riches-Clares (Bruxelles), le mercredi 28 septembre 2016, une conférence sur le poète Jacques Prévert a été donnée par **Martine Cadière**, à l'occasion de la parution de son dernier roman *L'été des rats*.
- Les 26 janvier 2016, à la Bibliothèque de Malmédy, et le 12 mai au Fil d'Ariane (Verviers), **Yves Caldor** a participé à deux rencontres autour de ses romans *L'Enfant de la Puszta* et *Le train des enfants*, réédités récemment. Il a publié une nouvelle fantastique, *Le mur des morts*, dans "Reflète Wallonie-Bruxelles", n°47 (janvier-février-mars 2016). Dans le cadre de « La Fureur de lire », il a participé au salon littéraire du Château de Harzé (Aywaille) le dimanche 16 octobre. Le samedi 19 novembre, il a participé au Salon du Livre d'Histoire à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.
- Le dimanche 14 août 2016 à Oeudeghien, **Claire Colette** a prononcé une conférence-auberge espagnole sur le thème « Le Chemin qui guérit ». Elle a participé à une séance de dédicaces le 16 octobre 2016 au Château de La Hulpe, dans le cadre du salon « Livre tout proche ». Les samedi 12 et dimanche 13 novembre, à Maison de la Citoyenneté (Ottignies) elle a prononcé une conférence sur le thème de la marche, de la randonnée en montagne, de la démarche du pèlerinage, et a livré son témoignage sur celui qu'elle a effectué sur les chemins de Compostelle.
- Le mercredi 5 octobre 2016, **Jacques De Decker** a présenté, lors du vernissage à la Chapelle Boondaël (Bruxelles), l'exposition « Pendant la guerre, tu m'as dit un jour » (projet photographique d'Eddie Bonesire). Dans le premier numéro de l'année de *Francophonie vivante* (mars-juin 2016) qu'elle a dirigé, **Marie-Ange Bernard** lui a consacré un article sous le titre : *Jacques De Decker, explorateur citadin*. Le vendredi 14 octobre 2016, aux « Coups de midi des Riches Claires », il a animé une rencontre littéraire autour du dernier roman de Xavier Hanotte, *Du vent*.
- **Roseline de Donne**a a participé au concert donné le 17 novembre 2016 en la cathédrale Saints Michel et Gudule (Bruxelles) où furent interprétées des œuvres de Telemann, Marcello et

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Schubert, au profit de la restauration du vitrail du « *Jugement dernier* ».

– Du samedi 22 au dimanche 23 octobre 2016, **Guy Delhasse** a organisé et animé les « 24h polar », atelier d'écriture dont le fruit sera publié et présenté lors de la « Langue française en fête 2017 ».

– Le 13 septembre 2016, aux éditions Bruylant (Bruxelles), **Renaud Denuit** a présenté son dernier ouvrage *Politique culturelle européenne*.

– Le vendredi 14 octobre 2016, un récital de lectures et de chants basé sur le roman de **François Emmanuel**, *33 chambres d'amour*, s'est déroulé à la maison Losseau (Mons).

– La dernière pièce de **Gaëtan Faucer**, *Sœur sous X*, a été représentée du 21 au 23 octobre 2016 au théâtre B'lzou à Anderlecht (Bruxelles).

– Le jeudi 8 septembre à la gare de Watermael-Boisfort, **Françoise Houdart** a présenté le dernier roman de **Michel Joiret**, *Chemin de fer*, accompagné de lectures par Jean-Claude Frison.

– Du vendredi 14 au dimanche 16 octobre 2016, le théâtre de La Clarendière (Bruxelles) a présenté le spectacle-lecture « *Instants révélés* », basé sur le recueil éponyme de **Noëlle Lans**.

– Le samedi 1er octobre 2016, à la librairie « Quartiers Latins » (Bruxelles), **Ginette Michaux** a présenté son ouvrage *André Sempoux, l'écrit bref : comme givre au soleil*, accompagnée d'un entretien avec Daniel Laroche et des lectures de Pietro Pizzuti.

– Le 8 octobre 2016, **Silvana Minchella** a présenté son dernier roman, *Angela* (éd. Chloé des Lys), à la librairie Mot Passant (Jette). Elle a été interviewée par **Julie River**. Pour le même ouvrage, elle a été présente au Salon du Livre de Blégny Mine le 16 octobre.

– La pièce d'**Adolphe Nysenholc**, *Mère de guerre*, a été représentée dans sa traduction anglaise en avril 2016 au Hewlett Far-Rockaway Jewish Center (New York), et le 20 septembre 2016, à l'occasion de la Journée internationale de la Paix initiée par l'ONU à l'Université de l'Arkansas (U.S.A.). Il a publié 4 articles : *Le Dibbouk, une pièce, un film* en mars dans «Centrale», *Genèse du roman Bubelè* dans « *Mnemosyne* », *La vita è bella* en août dans «DVD News», et *Amour et juifs au cinéma* dans "La Revue Générale" de septembre 2016.

– Le mercredi 12 octobre à la Bibliothèque Communale de Genval, **Colette Nys-Mazure** s'est entretenue avec Frédérique Dolphijn à l'occasion de la nouvelle collection des éditions Esperluète, « Orbe ».

– **Olivier Papeux** a participé au Festival BD et livres de Pont-à-Celles le 22 octobre 2016, à «Tournai la page » les 12 et 13 novembre, et à la Foire du Livre d'Uccle les 18, 19 et 20

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

novembre 2016.

– Le jeudi 13 octobre 2016, **Françoise Pirart** a participé à une rencontre littéraire animée par Joseph Duhamel dans le cadre de « La Fureur de Lire », en compagnie d'autres écrivains publiés aux éditions Luce Wilquin. Elle a dédicacé son roman *Vertigineuse* le samedi 29 octobre dans le cadre des « Rencontres d'automne » organisées au magasin Club de Mons, et les samedi 19 et dimanche 20 novembre à la Foire du Livre belge d'Uccle.

– *Florence Richter* a publié deux chroniques dans le quotidien « *La Libre Belgique* » : *Le retour du religieux* le 7 septembre, et *Travail et paresse* le 23 septembre.

– À l'occasion de la parution de son dernier livre pour enfant, *Ballado et Gingash à l'hôpital*, **Julie River** a exposé son engagement en faveur des enfants malades à Bucarest entre les 15 et 19 novembre 2016.

– **Martine Rouhart** a été invitée par **Françoise Houdart** à participer au salon littéraire «Images d'elles», le 25 septembre 2016. Elle était présente au Salon du Livre des auteurs du Brabant Wallon, au château de La Hulpe, le dimanche 16 octobre 2016. Avec « Agir et accueillir », elle a participé à la conférence santé organisée le 19 octobre à Villers-la-Ville. Elle a présenté « Agir et accueillir » à la séance de l'AREAW le 9 novembre. Le 26 octobre 2016, elle a réalisé une rencontre-dédicace de son roman *Proche lointain* à la librairie Candide (Bruxelles). Elle a participé au Salon du Livre de Tournai le 13 novembre, et à «Mons Livres » le 27 novembre.

– Suite au Prix Littéraire Paris-Liège, attribué cette année à Corine Pelluchon, et à l'exposition « 21, rue de La Boétie » (Paris), l'article de **Daniel Salvatore Schiffer** intitulé *L'art et la culture contre la barbarie* a paru à la Une du journal d'information français « Médiapart », de l'hebdomadaire « Marianne », sur son blog « La vérité des masques » du « Nouvel Observateur », à la une du site d'information « AgoraVox », et du site suisse « L'1Dex ». Un second article, *Repenser la démocratie*, consacré au livre primé de Corine Pelluchon, *Les nourritures – Philosophie du corps politique*, est paru sur son blog de « L'Express », sur «Médiapart», « AgoraVox », et le site du « Nouvel Obs ». Sur ce dernier blog, il a publié un entretien avec Stéphane Barsacq.

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 20 | OCTOBRE 2016



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.